

Discours colonial et écriture de la résilience dans « Mon père, ce harki » de Dalila Kerchouche

Colonial Discourse and the writing of Resilience in “Mon père, ce harki” by Dalila Kerchouche

HAFRAD AICHA,

Docteure en Langue et littératures francophones

Université Oran2

medraouiaida@gmail.com

Reçu: 01/11/2025

Accepté : 13/12/2025

Publié : 31/12/2025

Résumé

Le discours colonial constitue pour certains écrivains une lecture profonde des conflits passés, chargés de fractures douloureuses, d'émotions enfouies et d'interrogations persistantes. Réécrire l'histoire implique dès lors un double mouvement : affronter l'indicible tout en revisitant le dit. La mémoire devient un espace d'écriture, traversé par le silence, la confusion et la quête de vérité. Dans « Mon père, ce Harki », Dalila Kerchouche défie ce mutisme politique et érige son récit en voix confisquée retrouvée. Ce texte marque l'heure de vérité d'un passé longtemps occulté. Scandale pour certains, souffle d'apaisement pour d'autres.

Notre réflexion interroge cette écriture qui renverse les codes, libère la parole et examine l'histoire dans ses zones d'ombre comme dans ses éclats de lumière. Il s'agira d'analyser comment la parole autobiographique devient un acte de résistance et une promesse mémorielle : celle d'un droit

d'existence reconnu, au-delà des fractures sociales, historiques et politiques.

Mots clés:

Ecriture autobiographique. Résilience. Harki. Discours colonial. Mémoire

Abstract:

For some writers ,the colonial discourse represents a profound reading of past conflict, laden with painful fracturesq ,buried emotions and lingering questions .to rewrite history thus required a double movement: confronting the unspeakable while revisiting what has been said memory becomes a space of writing shaped by silence,confusion and the quest for truth. In *Mon Père*,ce Harki, Dalila Kerchouche challenges political silence and transforms her narrative into a recovered ,once confiscated voice.the text marks the hour of truth for a past long concealed. A scandale for some ,a breath of relief for others.

This study explores an act of writing that overturns established codes, liberates speech, and examines history in both its obscure zones and its flashes of light. It seeks to analyze how autobiographical writing becomes an act of resilience and memorial promise, a mean of reclaiming the right to exist beyond social, historical and political fractures..

Keywords:

Résilience. Colonial Discourse. Harki. Memory. Autobiographical writing

Restituer l'histoire lorsqu'elle est marquée par le poids du trauma colonial, constitue pour certains auteurs une entreprise à la fois douloureuse et nécessaire. Ecrire revient alors à déterrer une mémoire occultée par une amnésie sociale, une mémoire fracturée où la neutralité demeure difficile, tant les blessures individuelles et collectives persistent. Chez Dalila Kerchouche, l'écriture s'inscrit dans cette démarche : elle rompt le silence de l'oubli, prêle une voix aux humiliés et aux marginalisés, et tente de réconcilier l'héritage douloureux d'un passé méconnu avec le présent. Cette étude littéraire a pour ambition d'explorer les mécanismes d'une écriture qui se revendique comme vecteur de réponse à des interrogations multiples, à la fois existentielles, mémorielles et historiques. Il s'agit de parcourir les strates de l'histoire, d'interroger les espaces de mémoire et de sonder la profondeur des fractures intimes, laissées par le trauma colonial. En ce sens, l'objectif est de comprendre et de restituer la voix de ceux que l'histoire officielle a relégué au mutisme afin de redonner une légitimité aux oubliés et de questionner la fonction réparatrice de l'acte d'écriture. Le leitmotiv de cette analyse est de dévoiler comment l'écriture autobiographique devient-elle une alternative de résilience pour une mémoire fracturée ? Autrement dit, en quoi la mise en mots de l'indicible permet-elle de réinventer l'histoire et d'inscrire une mémoire occultée dans le récit collectif ? Pour y répondre, notre réflexion portera sur l'examen de l'héritage du discours colonial et des fractures générées, ensuite l'analyse de l'écriture autobiographique comme acte de résilience dans une quête postcoloniale. Enfin, une réflexion sur la portée symbolique et prophétique d'une réconciliation possible entre deux nations jadis belligérantes.

2. l'héritage colonial : le statut du père Harki

« Ce que le père a tu, le fils le proclame » (Nietzsche, 1996), c'est dans cette perspective que Dalila Kerchouche s'insurge contre le mutisme qui a longtemps enveloppé une réalité occultée par un effacement volontaire. Le silence du père, motivé par une divergence politique et idéologique, dissimule une blessure intime : un homme écartelé entre un idéal de paix et un engagement devenu incompris. La réhabilitation de la figure du père constitue un acte fondateur de mémoire. Elle dépasse la simple quête filiale pour s'ériger en geste de réparation symbolique d'une histoire fracturée. Le père réduit au silence par la honte sociale et par la stigmatisation du harki se métamorphose en arène éthique et identitaire. A travers la parole de la narratrice, ce père effacé retrouve son humanité et son droit à l'existence dans la mémoire collective. Paul Ricœur rappelle que « la mémoire empêchée, la mémoire manipulée et la mémoire obligée appellent toutes une politique de la juste mémoire » (Paul Ricœur, 2000). C'est précisément cette « juste mémoire » que cherche Kerchouche : restituer la complexité d'un père, victime d'une histoire binaire imposée par l'histoire.

« Au village, la bas, chez nous, personne ne parle plus de lui comme s'il était mort. Plus que mort. Comme s'il n'avait jamais été vivant. Son nom. Ils l'avaient rayé des conversations comme pour le chasser des souvenirs, des mémoires.. » Mon père, ce Harki. P9

L'incipit met en scène un silence collectif lourd de culpabilité et de refoulement. A travers le discours rapporté d'un vieil instituteur kabyle, évoquant un être déchu, un militant dont la mémoire a été bannie du village. Le passage met en lumière un double effacement : individuel et

collectif. Pour Dalila kerchouche, le silence devient une arme, une métaphore du déni historique et de la violence symbolique. Le non-dit devient un mécanisme d'exclusion et de négation de l'être.

«J'ai compris ce jour-là que le silence tue parfois plus sûrement que les balles» M.p9

Les confessions de l'écrivaine exposent le statut ambivalent d'un père qui devient le thème principal et noyau du récit, dont la malédiction frappe sa progéniture par le choix d'un engagement.

«Je suis fille de harki, j'écris ce mot avec un petit «h» comme honte.» M.p13

Cette déclaration inaugurale lourde de sens historique et symbolique, inscrit le récit dans la douleur de la mémoire et de ses séquelles transgénérationnelles. le jeu sur la lettre «*un petit h comme honte*» traduit la charge émotionnelle du terme harki, devenu dans l'imaginaire collectif comme signe d'infamie .le choix de la lettre minuscule condense la position du sujet, presque effacé comme l'atteste Achille Mbembe: «le corps colonisé continue de porter les marques d'une violence historique non close, dont le présent n'a jamais su guérir» (Achille Mbembe, 2013). Le récit expose la persistance du trauma colonial dans la mémoire individuelle et familiale.

«...[...] A qui est-ce la faute? ai –je envie de hurler, à mon père ,coupable d'un choix[...] à cette guerre d'Algérie, qui s'est achevée bien avant ma naissance» M.P14

Le récit autobiographique n'exclut pas la violence feutrée du regard social contemporain qui continue d'enfermer la narratrice dans la douleur de son origine :

«[...] je suis une fille de harki, j'en pleure ,j'en rage parce que je n'ai pas choisi de l'être [...]c'est ma fêlure intime, mon chagrin secret. »p14

La narratrice choisit de nommer la blessure, de la réapproprier en refusant tout autre terme pour la qualifier autrement que par le caractère de son père :

« il y 'a deux ans, un réalisateur algérien, croisé lors d'une soirée, m'a demandé si j'étais une fille d'immigrés .non, fille de harki ais je corrigé spontanément »M.p13

L'acte de parole devient ici un acte de résistance. Redonner du sens à ce qui fut maudit, c'est transformer la honte en dignité. La narratrice cesse d'être la victime silencieuse pour devenir témoin lucide. :

« Les harkis n'ont jamais été traités comme des hommes mais des indigènes ...des traitres par les algériens, des soldats fidèles la France, des marginaux par les sociologues, voilà ce que je voudrais raconter sans jugement [...] celle de mon père bâillonnée par la culpabilité.. »M.p17

Dans l'œuvre de D.K, la figure du père se situe à la croisée de l'intime et du politique. Derrière le silence, s'inscrit une mémoire blessée celle de ces hommes sans références réduits à des catégories stigmatisées comme l'écrit Hannah Arendt: « le pire danger pour le soumis est l'homme libre d'idéologie, ou qui s'en est libéré. Cet homme renvoie au soumis l'image de son infériorité que constitue la perte de son individualité et la limitation de son champ de raisonnement » (Hannah Arendt.1972).

A travers ce récit, l'écrivaine tente de rendre au père son statut humain. Cette démarche rejoint la conception de Paul Ricœur « la mémoire est toujours blessée » c'est dans cette optique que l'écriture s'érige non pas pour se positionner face à l'histoire mais de comprendre les faits.

« Qui est –il au fond ? un soldat qui a juré fidélité à la France.[...] un traître à la nation algérienne qui a collaboré avec l’ennemi ?[...]Mais qu’a-t-il fait exactement pendant la guerre ?... [...] Je l’ignore [...]On affirme que ces mercenaires abattaient le sale boulot de l’armée »M.p24

Dans son témoignage sur ces mercenaires qui ont accompli le sale boulot de l’armée française, Dalila décrit son père en un instrument de renfort, un collaborateur. Cette déclaration révèle l’ampleur de la déshumanisation opérée par les discours idéologiques comme le souligne Frantz Fanon dans les damnés de la terre : « le colonialisme fabrique des sous hommes » (F.F.1961) Le père devient dès lors l’incarnation d’un destin piégé par l’histoire. Pierre Nora atteste dans ce sens : « la mémoire divise, l’histoire unit » (Pierre Nora, 1984). Dalila Kerchouche cherche précisément à unir ce que la mémoire collective a divisé, à replacer le père dans la trame d’un récit humain et non plus idéologique. Selon l’expression d’Albert camus « la mémoire du cœur élimine les mauvais souvenirs et magnifie les bons » (Albert camus.1962). Ainsi, la remémoration devient un geste d’amour et de réconciliation.

3. le pèlerinage vers les origines : l’éthique de la réparation face au passé nié

Revenir vers les origines, c’est entreprendre un voyage à la fois intérieur et mémoriel, où le passé n’est plus un condensé d’histoire mais un territoire d’épreuves et de réconciliation. Cette démarche qualifiée par Paul Ricœur d’éthique de réparation, s’inscrit dans un double mouvement : reconnaître la blessure et restaurer le lien. Ainsi, la parole littéraire devient espace de résistance et de guérison. L’écriture se mut en justice poétique,

où le souvenir se transforme en reconnaissance. Etre une descendance de harki c'est vivre entre deux : ici et là-bas.

«Mais la bas, comment les algériens se comportent –t-ils? Je leur dirai que je suis fille de harki » M.p206

Le passage illustre la peur de la stigmatisation. Le terme fille de harki porte la honte et la mémoire douloureuse celle de la collaboration avec l'ennemi. La narratrice pèse le poids d'un passé refoulé en redoutant le rejet. Malgré la peur, la narratrice cède à un élan presque mystique.

«Mais l'attrait de l'Algérie est le plus fort, le pays m'aspire, irrésistiblement. Je ne résiste pas, j'accélère sur les dernières marches »M.p209

La métaphore de l'aspiration évoque un appel viscéral, L'Algérie est ici une matrice magnétique, symbole d'une origine blessée mais aimée à la fois. Cette accélération de marches suggère la rencontre de soi, la réconciliation entre l'identité héritée et l'identité choisie. Ce pèlerinage s'inscrit donc dans une dynamique à la fois intime et collective. Paul Ricœur, dans « la mémoire, l'histoire, l'oubli » (Paul R.2000) rappelle que la mémoire blessée cherche non pas à effacer mais à reconnaître. En osant prononcer sa filiation, la narratrice engage un processus de reconnaissance de soi par la parole .L'interrogation traduit la peur du sujet et le besoin vital de sortir de l'anonymat .Le poids d'un exil non digéré comme le souligne Assia Djébar dans l'amour, la fantasia : «l'histoire coloniale nous a appris à nous taire pour survivre, mais écrire c'est rompre le pacte du silence » (Assia Djébar.1985).L'ascension initiatique symbolise la progression vers la paix intérieure. Dans son discours sur le colonialisme, Aimé Césaire affirme que « la vraie colonisation commence dans la

conscience » (Aimé Césaire.1957). Le retour de Dalila K n'est pas géographique mais consciencieux.

« Où est mon histoire? dans ces rues d'Alger que j'arpente, dans ces avenues qui portent toutes des noms de héros de la révolution : avenue Laarbi ben Mhidi, Didouche Mourad, Karim Belkacem. Je me sens un peu mal à l'aise devant ces hommes » M.p210

La ville arpentée par l'écrivaine la renvoie à l'état des lieux, à la conscience collective, à la référence qu'elle redoute, à un panthéon de figures lustrées où le père n'a pas de place. En sillonnant la ville, elle ne s'y reconnaît pas, l'asphalte même semble appartenir à une histoire qui l'exclue. L'espace urbain devient un culte de mémoire au sens de Pierre Nora, c'est-à-dire un espace où s'inscrit le récit national .Le retour est donc une confrontation entre le mythe héroïque de la révolution et la honte héritée du père. Ce questionnement fait donc émerger le thème de la dissidence mémorielle : que devient l'enfant du vaincu dans un pays qui ne célèbre que les héros ? L'évocation des noms propres dans le récit est une sorte de révérence pour ces figures tutélaires glorifiées comme mémoire héroïque .L'espace urbain se transforme en miroir excluant où la narratrice ne se voit pas. La secousse existentielle qui marque ce récit introduit une opposition violente, une révélation qui déconstruit une identité perçue comme stable et provoque un déséquilibre ontologique.

« je pense aux découvertes que j'ai faites au centre des recherches d'outre-mer...[...] . [...] j'avais des ancêtres non pas arabes comme 'j'étais persuadée mais berbères.. Cette révélation déstabilisait tout un pan de mon histoire.je suis donc berbères » M.p224

Le lexique de la déstabilisation dans ce segment suggère la chute d'un mythe personnel. Sous les couches de l'histoire coloniale, religieuse et

l'injustice persiste le substrat berbère. Le récit de la découverte devient une manière de se réécrire soi-même. Ecrire dans ce sens, c'est restituer une part oubliée de soi: « je suis donc berbère ». cette déclaration brève, sans emphase agit comme une affirmation, acte de retrouvailles avec une lignée occultée. Cette découverte constitue un moment d'éveil où l'histoire médiatisée par les archives vient rompre les certitudes de la filiation transmise. Ce mouvement de retour vers les origines illustre ce que Ricœur appelle « l'identité narrative ». L'identité n'est pas donnée une fois pour toute, elle se recompose dans le récit que le sujet fait de lui-même. Ce mouvement entre deux appartenances illustre la pluralité du sujet postcolonial. Homi. K. Bhabha a défini cette condition du sujet pluriel postcolonial comme celle d'un « être pris entre plusieurs lieux, plusieurs histoires qui ne coïncident pas. » (Homi.K.Bhabha.2007). Elle devient symbole d'une identité fractale, où les héritages s'entrelacent sans se confondre. Le pays est un palimpseste réécrit successivement pour les civilisations qui l'ont traversé. Ce dévoilement n'aboutit pas à un rejet mais à une intégration. Edouard Saïd rappelait que « l'identité n'est jamais pure, elle est toujours le produit de contact, de croisement et de conflits » (Edouard Saïd.2000) .la prise de conscience du métissage n'est donc pas une perte, mais d'un enrichissement. L'acte d'écrire interroge comme un sociologue les fondements mêmes de l'appartenance dans un contexte colonial où la question de l'origine ne peut se penser que dans la pluralité. Claude Lévi –Strauss affirmait déjà que « la diversité des cultures humaines n'est pas un obstacle à leur unité, mais la condition même de leur richesse » (Claude Lévi-Strauss.1952). Cette révélation agit dès lors comme une réconciliation entre les strates de l'histoire et les facettes de

soi, offrant à la fois une nouvelle pensée du monde et un plaidoyer pour la complexité identitaire.

«l'oncle d'Ahmed s'assoit sur une table basse [...] tu as travaillé avec le FLN tandis que ton frère était harki? Est ce qu'il y 'avait de la haine entre vous? [...] et dévoile: «quand la guerre s'est déclenchée, il fallait choisir son camp.mes trois frères se sont engagés comme harkis, il ne restait plus que moi [...] si je m'engageais comme eux, nous aurions été menacés par les moudjahidines [...]Je me suis alors rangé dans leur camp pour protéger ma famille »M.p221

Dans les confessions intimes de Dalila K, L'Algérie apparaît sous les traits d'une terre promise, paradoxale, à la fois espérée et redoutée. La rencontre entre l'énonciatrice et le personnage de l'oncle d'Ahmed introduit une rupture dans le fil narratif. Le discours de l'oncle se fait alors relais d'une parole enfouie, un double discours, à la fois testimonial et subversif. Cette micro-narration réhabilite les pans de l'histoire, mettant en relief la contrainte historique, l'éthique du jugement, le dilemme en offrant une interprétation attentive des enjeux sous-jacents de la guerre secrète.

« Mais l'indépendance de l'Algérie, ça ne comptait pas? Si bien sûr mais ce n'était pas notre priorité, on ne pensait qu'à survivre dans un pays où la guerre augmentait le risque de famine »M.p221

Dans cet échange dialogué, Dalila K oppose deux mémoires parallèles: celle de la survie et celle de l'engagement. Les aveux révélés introduisent une vérité sociale: la guerre de libération n'a pas été vécue uniformément et la faim pouvait à elle seule supplanter l'engagement et la ferveur politique. L'appartenance dans cette voie n'est ni Idéologique ni juridique, elle est avant tout existentielle.

« tu sais j'ai bien connu ton père, je l'apprécie beaucoup [...]C'était pareil chez toi .ton père était harki, son frère Latrache au FLN »M.p243

La mention des deux frères cristallise la fracture d'une nation déchirée entre deux tensions. Cette opposition n'est pas seulement politique, elle est anthropologique comme le souligne Pierre Nora :« la mémoire divise autant qu'elle rassemble ».ici, la division s'inscrit sur le plan familiale transformant la guerre en un drame de filiation.

« mon père qui n'a plus rien pour nourrir ses enfants, il entend dire que des hommes s'engagent pour l'armée et la police française en échange d'une solde [...] il ne sait pas au moment où il oppose une croix en guise de paragraphe qu'il devient un harki »246

.Le segment installe d'emblée le cadre de la misère. L'acte du père n'est pas dicté par une idéologie, mais par la faim. le signe de la croix, substitut de la signature, devient un symbole puissant de l'aliénation. Par ce simple trait, l'homme scelle son destin de harki à une cause qui ne lui appartient pas.

« en 1957, mon père demanda de retourner dans son douar.il refuse de soutenir la France [...] de cœur, il était avec le FLN [...] Trop tard hélas » M.p254

L'extrait cristallise le caractère lucide du père, qui après s'être engagé au service de l'ennemi accède à une conscience douloureuse de sa faute. Son retour au Douar en 1957, ne relève pas d'un simple déplacement mais d'un retour symbolique vers soi, un acte de résistance morale et de reconquête identitaire. A ce titre, la parole narrative devient un cri intérieur, fidèle à la formule de Marguerite Duras « écrire, c'est hurler sans bruit »(Marguerite Duras.1993) .

« Au fond, je ne cherchais que protéger les miens des français et du FLN. Aujourd'hui, je le regrette .j 'aurais préféré me battre pour mon pays [...] pourquoi tu n'es pas monté au maquis? « Parce que je manquais de courage »M.p275

Ce segment de discours met à nu la culpabilité intime du père, révélant la fracture morale d'un homme pris entre deux feux : la peur, la survie et le devoir patriotique. Son geste n'est pas dicté par la haine mais la peur du chaos, la volonté de sauver les siens dans une guerre farouche. Cependant, le fait de le regretter, ouvre un espace de lucidité tardive et de repentance. Elle témoigne du retour du sujet à sa conscience historique. Le manque de courage agit comme une chute tragique.

« enfin, la région des Béni Boudouane est le fief du Bachagha Boualem francophile, convaincu, farouche partisan de l'Algérie française [...]Fait basculer la majorité des Béni Boudouane dans le camp français « la France gagnera la guerre et vous aurez tout à y gagner »M.p259

Ce passage exprime la dimension politique et symbolique de la trahison incarnée ici par le Bachagha Boualem, figure emblématique du loyalisme colonial. En désignant la région de Béni Bou douane comme son fief, le narrateur dévoile une réalité d'emprise et de domination .l 'autorité du Bachagha repose sur un pouvoir clientéliste, hérité du système colonial. Le terme francophile convaincu suggère une adhésion idéologique totale à l'ordre colonial, tandis que l'expression farouche partisan de l'Algérie française révèle un aveuglement politique qui nie toute légitimité au mouvement national. Derrière cette rhétorique paternaliste se cache une violence symbolique. La parole de Bachagha, fondée sur la duplicité révèle en effet une civilisation coloniale en déclin moral, incapable de convaincre autrement que par la corruption et le

mensonge. Le Bachagha n'est plus qu'un intermédiaire de la domination, un indigène privilégié qui parle la langue du maître. Cette figure rappelle les propos de Kateb Yacine, pour qui la colonisation avait fait du peuple algérien un peuple dépossédé de sa parole. La trahison du Bachagha ne tient pas seulement de son allégeance politique mais à sa participation à cette dépossession symbolique, il parle à la place des siens avec la voix de l'opresseur.

4. Une écriture prophétique : l'autobiographie comme espace d'un avenir apaisé

L'écriture autobiographique de Dalila Kerchouche s'inscrit dans une démarche à la fois réflexive et prophétique. L'histoire, ici, ne se réduit pas à la simple relation de faits consignés dans les manuels scolaires, ni même aux grandes œuvres de canon littéraire. Elle s'éprouve dans la mémoire vive, celle qui retient les gestes héroïques, les blessures tues et les voix effacées. Car l'histoire n'est jamais univoque, elle se vit au singulier selon la sensibilité du regard et la douleur de chacun. Philippe Lejeune, dans le Pacte autobiographique, rappelle que l'autobiographie repose sur un contrat de vérité entre l'auteur, le narrateur et le lecteur. Ce pacte fondé sur la sincérité et la coïncidence des identités engage l'écrivaine à dire le vrai de son expérience tout en reconnaissant la part inévitablement reconstruite de la mémoire.

« [...]mes parents n'ont jamais basculé dans la haine [...] ils sont restés attachés à leur deux pays [...], ils m'ont transmis un message de paix, d'amour et de pardon »M.p280

En dépit de l'intimidation, de l'oppression coloniale, de la haine et de cette tache indélébile, inscrite dans la mémoire collective, Dalila K parvient à dire l'indicible, à travers son récit .En affrontant les contradictions de son héritage, elle refuse le discours de la haine et s'élève au-dessus des divisions idéologiques.

« [...] ces hommes ont choisi de rester français [...] Avec ce livre au fond très intimiste, j'ai été propulsée sur la scène publique comme l'une des porte-voix médiatiques de cette cause»M.p281

Dans ce passage, la narratrice dévoile l'une des zones les plus sensibles de la mémoire franco-algérienne: le destin des harkis. En évoquant le choix de ses parents de « rester français pendant la guerre d'Algérie

« le 29 juillet 2021, Mon père, ce harki est parti, il a fini paisiblement sa vie en Algérie [...] enterré près de sa mère [...] ma mère, l'autre héroïne a disparu, enterré dans le sud de la France [...]chacun a choisi [...] la tombe de son dernier repos, sa mère patrie .une tombe sur chaque rive de la méditerranée [...] ils tracent un ultime trait d'union entre la France et l'Algérie »M.p279

Dans la postface du récit, intitulée « vingt ans plus tard », Dalila K clôt son récit autobiographique sur une note d'émotion apaisée empreinte d'humanité et de symbolisme. Elle évoque la mort de ses parents, et leur choix posthume d'un repos partagé entre deux rives de la méditerranée. Ce double ancrage, à la fois charnel et métaphorique, condense tout le drame et toute la beauté de son écriture : la mémoire y devient un espace de réconciliation entre deux patries, deux histoires et deux douleurs :

« ce que je garde de lui est moins une image qu'à une sensation charnelle, la chaleur rugueuse de ses mains [...] le héros de ce livre survit aussi dans la sphère publique »M.p279

La figure paternelle est d'abord restituée dans sa tendresse et la dignité. L'auteure en garde une sensation charnelle, révélant ainsi la puissance affective de la mémoire sensorielle. Le passage témoigne d'une mémoire vivante, intime mais immédiatement ouverte à la collectivité « *le héros de ce livre survit dans la sphère publique* », cette phrase illustre la transmutation de l'expérience personnelle en symbole collectif. Comme l'affirme Benjamin Stora : « la mémoire n'est pas l'histoire, mais elle en constitue la blessure » (Benjamin S.1991)

« ma mère, [...] Elle m'a tant inspirée dans ma vie par son courage, sa force et sa volonté d'airain »M.p279

La figure maternelle vient compléter ce diptyque mémoriel. Décrite comme une femme de courage et de volonté, double féminin du père dans la dignité silencieuse. Ensemble, ils forment une mémoire bicéphale : l'un repose sur la terre d'Algérie, l'autre sur celle de France .Ce partage géographique symbolise une réconciliation au-delà de la mort. Paul Ricœur éclaire ce mouvement lorsqu' 'il écrit : « se souvenir, c'est déjà œuvrer à la réconciliation du temps » (Paul R.2000)

Enfin, cette conclusion d'une sobriété percutante témoigne d'une conception profonde et similaire à Rousseau sur la vérité autobiographique comme il avait mentionné dans les « Confessions », Kerchouche écrit pour dire le vrai de l'expérience humaine. Le ton épuré et sincère, refuse le pathos pour atteindre une émotion authentique. Ainsi cette postface clôt le récit non par la douleur mais part la sérénité,

annonçant la possibilité d'un avenir apaisé, fondé sur la reconnaissance et la tendresse.

5. Conclusion :

Le livre de « Mon père, ce Harki » met au jour une mémoire blessée qui a longtemps cherché à se dire .A travers la parole filiale, ce récit transforme la douleur de l'arrachement et du stigmate en un chemin vers l'apaisement. Reconnaître son histoire, c'est réparer une filiation brisée, réinscrire le père dans l'humanité et permettre à la génération suivante de se construire sans renier aucune part de son héritage. Ce texte, en réconciliant la mémoire et l'identité, rappelle que la guérison commence lorsque l'on ose regarder en face ce que l'histoire a voulu taire.

5. Liste Bibliographique :

- Achille Mbembe (2013), Critique de la raison nègre, la découverte, Paris.
- Aimé Césaire (1957), Discours sur le colonialisme, Présence Africaine, Paris
- Albert Camus (1938) Noces à Tipasa, Gallimard, collection Folio Essais, Paris.
- Assia Djebar (1985) L 'amour, la fantasia, Albin Michel, Paris
- Benjamin Stora (1991) la gangrène et l'oubli : la mémoire de la guerre d'Algérie, la découverte, Paris.
- Claude Lévi-Strauss (1952), Race et histoire, Denoël, Paris.
- Edouard Saïd (2000), Culture et impérialisme, Fayard, Paris.
- Frantz Fanon (1961), les damnés de la terre, Edition la Découverte, Paris.
- Hannah Arendt (1951), Les origines du totalitarisme, (trad. Française) Gallimard 1972, Paris.
- Homi .K. Bhaba (2007), les lieux de la culture, Payot, Paris.
- Jean Jacques Rousseau (1968), Les confessions, Garnier, Flammarion. Paris.
- Kateb Yacine (1963), Entretien avec Jean Sénac, Alger.

Letters and Languages Guide

Volume: 4 Issue: 2/ 2025 /pp.133-150

- Marguerite Duras (1993), *Ecrire*, Gallimard, coll. « Blanche ».Paris
- Nietzsche Frédéric (1996), *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction d'Henri Albert, Flammarion, Paris
- Paul Ricœur (1990), *soi —même comme un autre*, Seuil, Paris.
- Philippe Lejeune (1975) *le Pacte autobiographique*, Seuil, coll. «poétique », Paris.
- Pierre Nora (1984), *Les lieux de mémoire*, Gallimard, Paris.